

Bulletin d'histoire politique

Diversité montréalaise et mouvements sociaux dans les années 1960

Marc Comby et Sean Mills



Volume 19, numéro 2, hiver 2011

La gauche au Québec depuis 1945

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1054891ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1054891ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique

VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Comby, M. & Mills, S. (2011). Diversité montréalaise et mouvements sociaux dans les années 1960. *Bulletin d'histoire politique*, 19(2), 72–77. <https://doi.org/10.7202/1054891ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Diversité montréalaise et mouvements sociaux dans les années 1960

ENTREVUE DE MARC COMBY AVEC SEAN MILLS¹

*Département d'histoire
Université de Toronto*

Quelle est la part de la gauche anglophone dans l'évolution des mouvements sociaux dans les années 1960 et 1970 ?

Au départ, il faut considérer que la gauche anglophone est plurielle. C'est-à-dire que depuis la fin du XIX^e siècle, plusieurs gauches anglophones (et italophones, hispanophones, etc.) apparaissent. Des personnalités importantes les symbolisent : Frank Scott du Coopérative Commonwealth Federation (CCF), Stanley Ryerson du Parti communiste, Charles Taylor et Kari Levitt du Nouveau Parti démocratique (NPD), Stanley Gray de la Nouvelle Gauche, Rosie Douglas du mouvement Black Power. Les communautés culturelles participent largement à des mouvements de gauche non-francophones. On pense, par exemple, aux rôles importants joués par des immigrants espagnols et grecs, ou à la communauté juive dans les différents mouvements de la gauche montréalaise du XX^e siècle. Sans la contribution de ces communautés culturelles, il est difficile de comprendre l'atmosphère de l'époque de la contestation des années 1960. Bien sûr, il faut être nuancé, car évidemment l'histoire centrale des années 1960 est la montée spectaculaire des mouvements sociaux francophones (*Parti Pris*, le PSQ, le RIN, les syndicats, les mouvements étudiant et féministe, le FLQ, etc.). Pour la grande majorité de la gauche francophone, les idées de la décolonisation – de Césaire, Fanon, Berque, Memmi, Sartre – et l'exemple de l'Algérie, de Cuba, et de la lutte des Noirs aux États-Unis ont joué un rôle central. Cette atmosphère a grandement influencé des mouvements de gauche non-francophone aussi.

Durant les années 1960, la gauche anglophone joue un rôle très important dans les universités, dans les comités de citoyens, dans le NPD, etc. La gauche anglophone se développe aussi au sein du mouvement d'oppo-

sition contre l'arme nucléaire. Les mouvements sociaux britanniques très actifs influencent la gauche anglophone montréalaise. Dimitri Roussopoulos est une personnalité qui a grandement influencé le mouvement contre les armes nucléaires. Il fonde en 1961 le *Our Generation Against the Nuclear War*, une revue qui fait la promotion de la paix et du désarmement nucléaire. Le syndicaliste Michel Chartrand, qui dirige l'imprimerie Les Presses sociales, publie le premier numéro de la revue. En 1966, la revue devient simplement *Our Generation*. Cette dernière situe la place du Québec au sein du Canada et l'oppression des francophones comme des enjeux centraux. Elle traduit des textes de la gauche nationaliste (Marcel Rioux, etc.). Elle adopte même la thèse de la colonisation du Québec. Mais dans son style et son idéologie, la revue reste néanmoins distincte des revues francophones de l'époque.

Une métaphore de l'époque consiste à présenter les Québécois comme des « nègres blancs ». Dans votre livre vous parlez de la négritude, du Black Power et d'Aimé Césaire et Frantz Fanon. Pouvez-vous nous parler de la population noire et de son histoire de la résistance ?

L'histoire des noirs à Montréal remonte au début de la colonisation. Mais les années 1960 sont charnières. On pense au mouvement de droits civiques contre la discrimination des Noirs pour l'accès aux logements et aux emplois. À Montréal, le *Negro Citizenship Association* mène plusieurs combats et l'atmosphère est aussi très influencée par le mouvement pour les droits civiques et le mouvement *Black Power* des États-Unis. Durant les années 1960, c'est aussi un moment où la communauté noire à Montréal est en train de grandir. Dans l'après-guerre, la Grande-Bretagne connaît une grande vague d'immigration en provenance des anciennes colonies, mais à cause des tensions raciales le gouvernement a décidé, avec le *Commonwealth Immigrants Act* de 1962, de restreindre sévèrement cette immigration. Au Canada, au contraire, un assouplissement de la législation est venu faciliter l'immigration des populations antillaises. En 1955, un programme spécial favorise l'arrivée des femmes domestiques antillaises au Canada. Dès 1962, le gouvernement assouplit les barrières raciales à l'immigration. Durant les années 1960, les populations noires augmentent considérablement à Montréal surtout grâce à la communauté antillaise. Nombreux sont les Noirs qui étudient à l'Université McGill, et aussi à Sir Georges Williams, où les programmes sont plus souples et permettent une conciliation travail étude.

On voit naître de nouveaux groupes noirs. Comme mon collègue David Austin le démontre, des jeunes antillais, comme Alfie Roberts, Rosie Douglas, Anne Cools et d'autres réfléchissent dans le sens de la décolonisation des Antilles qui passe non seulement par une indépendance politique

mais aussi par une indépendance économique. Ensemble, ils organisent en 1965 une conférence à l'Université de Montréal. Après avoir tenté en vain de faire venir Aimé Césaire, le grand écrivain de la Barbade George Lamming est présent. J'ai eu l'occasion d'écouter son discours. Dans sa voix et dans son ton, on sent bien l'atmosphère électrisante de l'époque et l'espoir d'une libération prochaine. En 1966, à l'occasion d'une autre conférence, c'est le célèbre historien et activiste de Trinidad, C. L. R. James, qui est à Montréal et développe une relation étroite avec des jeunes intellectuels antillais à Montréal. En 1968, deux congrès sont organisés. Un premier porte sur les problèmes des Noirs au Canada; l'autre, le Congrès des écrivains noirs, rassemble des écrivains noirs les plus célèbres au monde: Stokely Carmichael, C. L. R. James, Walter Rodney, Lloyd Best. Ce dernier congrès a eu lieu dans le sillage du Congrès des écrivains noirs à Paris, et ce fut un moment fort du mouvement noir montréalais. Les deux organisateurs principaux étaient Rosie Douglas de Dominica et Elder Thébaud d'Haïti. Les archives de Gérard Godin témoignent des influences mutuelles des communautés francophones et noires. Godin, présent au Congrès de Montréal, écoute le discours de Rocky Jones qui décrit les conditions d'oppression des Noirs au Canada. Godin note en marge du document qu'il en est de même des francophones.

Un événement majeur a lieu en 1968 qui modifie l'évolution du mouvement noir. À l'Université Sir George Williams, qui deviendra l'Université Concordia, des étudiants noirs se disent victimes de racisme de la part d'un professeur de biologie. Des plaintes sont déposées mais les étudiants affirment que l'Université gère mal le litige. En 1969, des étudiants prennent d'assaut le Centre d'ordinateurs de l'Université. L'occupation dure deux semaines. Les forces antiémeutes interviennent, un feu est allumé. Quatre-vingt-dix-sept (97) étudiants sont accusés au criminel. À la suite de cet événement, un mouvement de racisme prend forme. Durant les derniers moments de l'occupation, un feu se déclare dans le bâtiment Hall, et des citoyens sur le Boulevard de Maisonneuve brandissent des pancartes racistes et hurlent «brûle, brûle». Dans les prisons, blancs et noirs sont séparés. L'impact se fait sentir dans les mouvements sociaux. Après l'émeute, les étudiants noirs perdent de nombreux appuis. Seul le Conseil central de Montréal de la CSN soutient les étudiants noirs; l'UGEQ donne un appui moral. Les activistes noirs sont donc retournés dans leur quartier traditionnel de la Petite Bourgogne pour mobiliser la population. À chaque semaine, ils se réunissent. Groupes de lecture (Malcom X, F. Fanon, etc.) et conférences sont organisés. Un journal *UHURU* est fondé. C'est à ce moment qu'on commence à observer une multiplication des contacts entre la gauche francophone et la gauche noire anglophone. *UHURU*, dans un éditorial de 1970, déclare que les noirs qui veulent rester au Québec devraient apprendre un minimum de français, et discute du Parti québécois.

cois avec beaucoup de sympathie. Rosie Douglas supporte même les positions de Charles Gagnon et de Pierre Vallières.

Durant les années 1960, la question linguistique est importante. Comment réagit la gauche anglophone face aux revendications de la langue française ?

Il faut préciser que les réactions de la gauche anglophone face aux revendications de la langue française sont diversifiées. Mais on trouve de la sympathie à leur endroit. Je reviens sur l'Opération McGill français, un mouvement qui réclame que l'Université McGill devienne francophone et au service de la classe ouvrière. Ce mouvement francophone est appuyé par une gauche anglophone non négligeable. Plusieurs militants de la gauche anglophone sont au centre de ces revendications et mobilisations. La gauche au sein de l'Université McGill s'est radicalisée au milieu des années 1960 en prenant le contrôle du journal *McGill Daily*. Le journal devient une tribune dans laquelle l'opposition à la présence états-unienne au Vietnam est manifeste. La nouvelle gauche à McGill est influencée par les mouvements de la jeunesse en provenance des États-Unis, le SDS (Students for a Democratic Society), et de l'Europe. Les étudiants réclament une université critique et autonome, et la gauche est farouchement opposée à la politique étrangère états-unienne. En 1968, Mark Starowicz devient le directeur en chef du *McGill Daily*. À la même époque, Stanley Gray est de retour à l'Université McGill après avoir complété son doctorat à Oxford ; il devient un intellectuel influent d'une fraction importante de la gauche, celle-là même qui avait commencé à réaliser des alliances avec le Conseil Central de Montréal de la CSN et des courants de la gauche politique francophone comme le Comité Indépendance-Socialisme, Comités d'action des Cégeps, Comités ouvriers, etc. Dans son livre sur le mouvement étudiant, Jean-Philippe Warren démontre comment le manque de places dans les universités francophones empêchait les finissants des cégeps de poursuivre leurs études universitaires. À cette époque, il y avait aussi le Mouvement pour l'intégration scolaire avec Raymond Lemieux, formé à Saint-Léonard. Le mouvement syndical est une autre composante importante de la montée des mouvements sociaux. Les conditions objectives étaient ainsi réunies pour voir apparaître l'Opération McGill français. Un journal, *Bienvenue à McGill*, est distribué à 100 000 exemplaires dans lequel on y lit des textes de Stanley Gray, Michèle Lalonde, Michel Chartrand, et d'autres.

La manifestation principale de l'Opération McGill français consiste en une marche qui débute au Carré Saint-Louis et se dirige vers l'Université McGill. Ce fut le début d'une époque où les revendications de la langue se sont jouées dans les rues. La fraction de la gauche anglophone à McGill qui se réunissait autour de Stanley Gray, le *McGill Daily*, et des personnes

comme Mark Starowicz, Bob Chodos, Mark Wilson, etc., étaient parmi les organisateurs centraux. Ce groupe en vient à considérer que la dévalorisation de la langue est liée à la faible situation économique des Canadiens français. Ils se considèrent comme des socialistes, des marxistes. Ils ont l'ambition de former un mouvement dans la classe ouvrière; il fallait lier la question de la langue avec la question des classes sociales. Un débat au sein du mouvement rappelle l'importance des arguments socialistes à l'intérieur du mouvement Opération McGill: allait-on appeler le mouvement Opération McGill ou McGill français. Beaucoup de militants à la base rejettent le nom «McGill français» vu comme étant trop nationaliste et pas suffisamment socialiste et préfèrent l'«Opération McGill français» pour donner un caractère politique au mouvement. La gauche anglophone à McGill a donc été très importante pour l'organisation de la manifestation, mais il faut toutefois nuancer. Sur une manifestation de 10 000 personnes, on ne pouvait compter que sur la présence peut-être de 100 étudiants anglophones.

On parle souvent des conflits entre féministes francophones et anglophones. Pouvez-vous décrire le début du mouvement de libération des femmes à Montréal et les relations entre francophones et anglophones ?

Le féminisme a une longue histoire. Au sein de la gauche, le féminisme a dénoncé le sexisme et le patriarcat. À la fin des années 1960, les idées du mouvement de libération de la femme apparaissent en premier à l'Université McGill et à Sir Georges Williams. Le féminisme est influencé par la littérature du mouvement de libération des femmes aux États-Unis. Pendant la guerre du Vietnam, les nombreux déserteurs accompagnés de leur compagne ont fui leur pays pour se réfugier à Montréal. Ces femmes ont importé des revendications. En 1969, de nombreux petits groupes apparaissent. Ces femmes se sont aperçues qu'elles ne pouvaient nier l'importance de la question de la langue et des classes sociales. Des publications comme le *McGill Daily*, le *McGill Student Handbook*, *Montreal Women's Liberation Newsletter*, *Birth Control Handbook*, traduisent ces préoccupations. Une sociologue américaine du nom de Marlene Dixon est très importante.

Au sein du comité des citoyens de Milton Park, une Montréalaise anglophone Naomi Brickman et Nicole Therrien, qui travaille à la CSN, planifient une manifestation contre un règlement anti-manifestation du maire Jean Drapeau. Les féministes, francophones comme anglophones, sont les premières à s'opposer à ce règlement. Elles ont occupé le boulevard Saint-Laurent en face du Monument national. Environ 165 personnes ont été arrêtées. À la suite de cet événement, le Front de libération des femmes (FLF) est fondé dans lequel les féministes anglophones y sont très présentes. Pas de libération des femmes sans libération du Québec, pas de

libération du Québec sans libération des femmes était leur slogan. Après la crise d'octobre, en 1971, le FLF se scissionne. Les féministes francophones considèrent que les anglophones ont trop de poids dans l'orientation du FLF et les expulsent.

L'histoire du féminisme à Montréal est similaire à celle des autres mouvements sociaux. Durant les années 1960, les deux groupes féministes linguistiques ont évolué en s'influençant mutuellement, ce qui a donné lieu à des revendications et actions communes. Toutefois, les rapports entre les deux groupes ont aussi connu des tensions qui ont donné lieu à une scission.

Notes et références

1. Sean Mills est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la gauche. Son plus récent s'intitule *The Empire Within: Postcolonial Thought and Political Activism in Sixties Montreal*, Montréal, McGill-Queen's University, 2010.